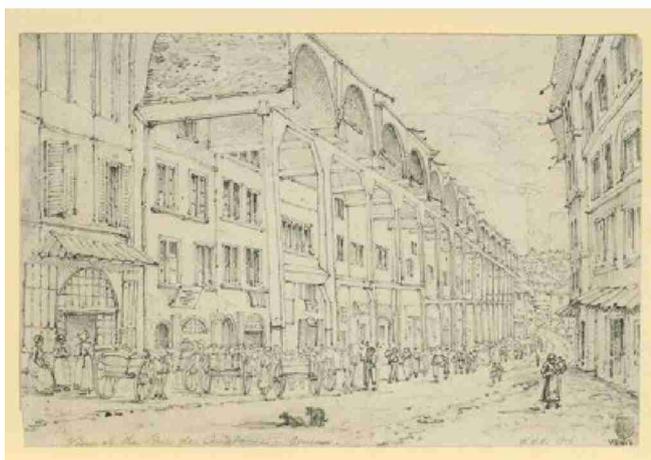




1816 Matylda Haggmajer évoque une année néfaste



Scène d'orage en 1816 près du port au bois. En bas, les Rues-Basses à la même époque et un portrait de la romancière Matylda Haggmajer. BIBLIOTHÈQUE DE GENÈVE ET MELANIE GASMI



«Le soleil était éteint» se passe dans une Genève obscurcie par un volcan

Benjamin Chaix

🐦 @Benjamin26Chaix

«J'ai compris la portée de la catastrophe du Mont-Tambora en préparant pour la Ville de Genève le sentier culturel consacré à la botanique», se souvient Matylda Haggmajer. «J'ai appris que la création du premier Jardin botanique, aux Bastions, avait été retardée à cause du dérèglement climatique. Des pommes de terre avaient été plantées sur son futur emplacement pour nourrir la population.» L'idée a donc germé dans l'esprit de Matylda de situer son nouveau roman en 1816, l'année sans soleil.

Vous décrivez une situation désespérée, surtout dans les campagnes. Quelle en était la cause?

Il est assez inouï de constater que l'éruption d'un volcan en Indonésie en 1815, le Mont-Tambora, modifia le climat pendant toute l'année 1816 et la suivante, aussi bien en Europe qu'en Amérique du Nord. À l'époque, personne ici ne savait cela. L'absence de soleil, le froid persistant, les orages, tout cela restait inexplicable et alimentait les superstitions.

Une scène du livre fait horreur: des gens affamés dévorent un cheval mort au bord d'une route entre Genève et Mornex...

Les paysans des environs en étaient réduits à cela, je l'ai lu dans des récits du temps. Tout manquait, c'était la famine. Un contexte extrême très propice au récit d'une ou plusieurs aventures humaines.

Détail amusant: les chevaux se faisant plus rares, l'ancêtre du vélo apparut en 1817 en Allemagne, inventé par le baron badois Karl von Drais. C'était la draisiennne.

On commence par quoi, quand on prépare un roman historique?

Après avoir choisi l'époque et les lieux, je crée mes personnages et leur histoire. Ce n'est pas la partie la plus difficile, même si ma vie stroboscopique, avec deux emplois et une famille, ne me laisse pas beaucoup de temps pour réfléchir tranquillement. Dans mes personnages, je projette certaines de mes interrogations sur le destin, le sens des actes qu'on accomplit, la place qu'on a dans la société et la trace qu'on y laisse ou pas. La question des origines m'interpelle car je suis née à Varsovie de parents polonais qui se sont installés à Genève quand j'avais 3 ans. Mon père était fonctionnaire international. Cette double appartenance à la Suisse et à la Pologne est une source de tiraillement pour moi. Les femmes de mon roman sont elles aussi partagées. Il y a des aspirations contradictoires chez la bourgeoise Anna comme chez la domestique Marguerite et chez Régine, la femme de paysan passionnée d'horlogerie.

Comment procédez-vous pour mettre vos personnages en scène?

C'est la partie la plus laborieuse. Je me dois d'explorer toute la documentation à disposition concernant l'histoire de la période choisie, en l'occurrence Genève en 1816. J'ai dû me plonger dans les archives météorologiques et agricoles de la région pour comprendre ce que les gens vivaient. J'ai consulté tout ce qui se trouve sur internet, ce qui m'a épargné bien des allées et venues en bibliothèque. Quelle différence avec mes recherches sur le bas-relief avignonnais dont j'avais fait le sujet de mon mémoire de licence en histoire de l'art. À l'époque, il n'y avait rien en ligne...

«Le soleil était éteint» est-il votre premier livre?

J'ai écrit et édité moi-même en 2017 «Comme la roche sous la pluie», un ro-

man pour lequel j'ai utilisé les mémoires de ma grand-mère, qui avait rencontré son mari médecin dans les rangs de la résistance polonaise à l'occupant. Mon grand-père échappa à une exécution sommaire parce que les Allemands avaient besoin d'un médecin de toute urgence. Un hasard vertigineux comme la vie en a le secret.

La romancière est-elle déjà en route vers un nouvel univers?

Oui, au fil de mes recherches pour «Le soleil était éteint», j'ai découvert l'histoire des toiles appelées indiennes, qui étaient fabriquées à Genève au XVIII^e siècle. Le mystère qui avait enveloppé leur secret de fabrication en Inde me fournit le sujet de mon prochain livre. Ses personnages voyageront très loin aux sources de cette industrie. Je lis pour cela le récit des voyages en Orient de Jean-Baptiste Tavernier, le pionnier français du commerce avec l'Inde, devenu baron d'Aubonne en Pays de Vaud.

Roman Marguerite, sois maudite!

Le chant des démons du «Faust» de Gounod a marqué Matylda Haggmajer. Cette phrase entendue l'an dernier à l'Opéra des Nations - «Marguerite, sois maudite!» - revient par jeu au détour des pages du «Soleil était éteint».

L'un des personnages principaux de ce roman est une paysanne savoyarde appelée Margot, qui se change en Marguerite pour servir à Genève comme domestique chez le libraire Roux et sa femme, Anna. La jeune fille a connu au Salève le pharmacien et naturaliste genevois Henri-Albert Gosse, qui lui a communiqué le goût de l'instruction et d'une vie différente. Matylda Haggmajer n'est pas de ces auteurs de romans historiques qui font parler les personnages ayant existé comme s'ils les avaient entendus eux-mêmes.



D'ailleurs, Gosse se tait dès les premières pages, puisqu'il meurt en février 1816. La colline de Mornex où se trouvait son ermitage s'appelle aujourd'hui le Mont-Gosse. De ce coin de Savoie partent Marguerite et sa famille en quête de prospérité au pire moment du siècle. Rien ne se passe comme ils l'espéraient chez leurs cousins de Lancy et à Genève, où Marguerite observe pour la première fois la vie citadine. Comme dans l'expérience de réalité virtuelle en cours à la Maison Tavel sur la base du relief Magnin, Matylda Hagmajer plonge le curieux d'histoire en immersion. La Genève de 1816 n'est pas si différente de celle de 1850, et les personnages de son roman se meuvent dans un décor parfaitement évoqué, habité par un grouillement de vie documenté par les recherches de l'historienne. Ces descriptions alertes et pas trop longues n'empêchent pas les personnages d'exister. Époux dans des relations de couple problématiques, enfants en butte à la violence du temps, femmes en quête d'émancipation (ne serait-ce que par la simple lecture de Madame de Staël) sont autant de rencontres intelligemment amenées et qui restent en mémoire une fois le livre refermé.

«Le soleil était éteint» Matylda Hagmajer, Éditions Slatkine, 303 p.
L'auteure dédicacera dimanche 5 mai de 10 h à 12 h au stand Slatkine (F682) au Salon du livre